



Signata

Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics

1 | 2010

Cartographie de la sémiotique actuelle

Sémiotique de la connaissance

Sémir Badir



Édition électronique

URL : <http://signata.revues.org/305>

DOI : 10.4000/signata.305

ISSN : 2565-7097

Éditeur

Presses universitaires de Liège (PULg)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 239-253

ISBN : 978-2-87544-001-3

ISSN : 2032-9806

Référence électronique

Sémir Badir, « Sémiotique de la connaissance », *Signata* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 26 avril 2016, consulté le 02 mai 2017. URL : <http://signata.revues.org/305> ; DOI : 10.4000/signata.305

SAVOIRS

Sémiotique de la connaissance

Sémir BADIR

F.R.S.-FNRS – Université de Liège

Il n'y a pas de sémiotique de la connaissance. La connaissance n'est pas, pour la sémiotique, un champ constitué à l'instar du champ des images, des médias ou du récit sur lequel elle applique ses méthodes et ses vues. Ce n'est pas l'ampleur du champ qui pourrait l'effrayer — les autres champs ne sont pas *a priori* moins larges. Ce n'est pas non plus son indétermination ; au contraire, s'il y a bien un service que l'on peut attendre de la sémiotique, c'est qu'elle contribue à déterminer les champs sur lesquels elle se porte. C'est plutôt que la connaissance paraît être coalescente au domaine sémiotique lui-même. Il n'y a pas de sémiotique de la connaissance comme il n'y a pas de petites économies : car toute sémiotique a sans doute à voir, d'une manière ou d'une autre, avec la connaissance.

Les définitions les mieux reçues de la sémiotique le donnent immédiatement à penser. Qu'elle soit définie comme la « doctrine quasi nécessaire ou formelle du signe » (Peirce 1978, p. 120) ou comme « théorie de la signification » (Greimas & Courtés 1979, p. 345), il est difficile de ne pas voir que toute connaissance implique directement des signes et de la signification. Et, si l'on fait remarquer qu'à ce titre n'importe laquelle des sciences humaines pourrait se donner comme une doctrine du signe et une théorie de la signification, préciser que la sémiotique s'occupe, quant à elle, plus spécifiquement des « conditions nécessaires de la manifestation du sens » (Greimas 1970, p. 10) ne fait que rapprocher la sémiotique, en ce geste réflexif sur les *conditions*, d'une théorie de la connaissance¹. La sémiotique est en

1. Le passage extrait du texte inaugural de *Du sens* mérite d'être cité plus longuement : « Réfléchir sur les conditions nécessaires de la manifestation du sens, c'est, tout d'abord, se voir obligé à expliciter et à manipuler tous les concepts que l'on trouve à la base des différentes théories de la connaissance, toutes les catégories axiomatiques avec lesquelles on construit les langages formels : les logiques et les mathématiques » (*ibid.*). Ajoutons toutefois que ce qui est « obligé » pour le sémioticien l'est malgré lui, car c'est le transformer, « de linguiste — métier où l'on se sentait plus ou moins à l'aise — en mauvais philosophe » (*ibid.*).

effet familière du dédoublement réflexif. D'une part, elle se donne divers objets à étudier; d'autre part, elle se penche sur les conditions de connaissance de cet objet. Dans cette optique, le signe, ou la signification, est tantôt l'objet de la connaissance sémiotique tantôt la théorisation même de cet objet (le récit comme processus de signification, les images comme icônes ou comme indices, etc.).

L'hypothèse la plus répandue pour rendre compte de ce dédoublement consiste à considérer dans la sémiotique une partie « générale » (par exemple chez Greimas & Courtés 1979, p. 344), face à laquelle se développent des sémiotiques « particulières », attachées à des champs particuliers, et des sémiotiques « appliquées », attachées à l'étude d'objets particuliers dans ces champs (cf. Klinkenberg 1996a, pp. 23–25). Il n'en reste pas moins que, même moyennant cette répartition purement formelle, la sémiotique générale n'est pas en tous lieux et en tous points équivalente à une théorie de la connaissance, bien qu'en même temps elle n'y soit jamais complètement étrangère.

Ce que l'on se propose d'interroger, dans le présent article, ce sont les rapports qu'entretient la sémiotique avec la théorie de la connaissance, en reconnaissant d'emblée que ces rapports sont problématiques et que c'est parce qu'ils sont problématiques qu'ils sont intéressants à interroger, tant pour la sémiotique qu'au bénéfice de la théorie de la connaissance. Ces rapports peuvent en effet les révéler l'une comme l'autre dans leur propre constitution. Au préalable nous évoquerons brièvement ces autres problèmes qui concernent la constitution de la sémiotique et la constitution de la théorie de la connaissance, indépendamment de rapports susceptibles d'éclairer — de préciser, de souligner, de mettre à la critique — lesdites constitutions.

1. Constitution du domaine de la théorie de la connaissance

Le champ de la connaissance en tant qu'objet d'étude est peu et difficilement déterminable. Classiquement, ce champ est couvert par l'épistémologie. Mais la réalité des pratiques est bien plus diverse. De fait, les théories de la connaissance ne se donnent pas toutes pour épistémologiques. Soit qu'elles manquent de distance vis-à-vis du domaine de connaissance visé (le cas des scientifiques qui théorisent sur leur pratique disciplinaire sans recourir pour autant à un appareil terminologique particulier ni chercher à situer ce discours); soit que la forme de la théorie est si étrangère aux formes épistémologiques, pourtant elles-mêmes plurielles et concurrentes, qu'elle tient à marquer ses distances jusque dans l'appellation disciplinaire (le cas de la sociologie des sciences); soit encore que les domaines de connaissance visés sont trop éloignés de ceux sur lesquels s'exerce habituellement l'épistémologie pour qu'on avalise la théorie qui se porte sur eux comme une épistémologie (le cas de l'herméneutique); et d'autres motifs de démarcation face à l'épistémologie restent plausibles (songeons, par exemple, que rien ne se désigne sous le nom de « vulgarisation épistémologique », bien que la

diffusion de propositions épistémologiques vers le public cultivé appelle un genre textuel propre).

Cette diversité est telle que le problème qui est le nôtre pourrait reculer d'un cran : lequel consisterait, non pas à se demander comment la connaissance est déterminée comme objet, mais à envisager la théorie de la connaissance comme objet. Du reste, le terme de *théorie* devrait pouvoir être soupçonné de ne pas recouvrir l'ensemble des « connaissances sur la connaissance-comme-objet ». Nous l'utilisons comme terme général uniquement par convention.

L'étude des théories de la connaissance échappe rarement à la monographie. Dans le meilleur des cas, un panel historique est esquissé, par exemple dans Andler, Fagot-Largeaut & Saint-Sernin (2002) et dans Wagner (2002). Mais une théorie des théories de la connaissance reste chose exceptionnelle. On en trouve une, toutefois, formulée par Jean Piaget dans *Logique et Connaissance scientifique* (1967). Nous n'allons pas la rapporter (nous l'avons fait dans Badir 2009) mais préciser brièvement ses moyens et ses enjeux. Piaget propose une typologie des théories de la connaissance en fonction de caractéristiques supposées inhérentes aux connaissances elles-mêmes et du traitement que ces caractéristiques reçoivent selon les différentes théories. Ce faisant, la typologie de Piaget ne peut que redoubler le geste épistémologique par sa réflexion. Autrement dit, elle ne considère pas les théories de la connaissance autrement que les connaissances elles-mêmes, ce qui est assurément une manière élégante et efficace de procéder. Le problème est que, dans ce cas de figure, la méta-théorie est tributaire d'une théorie particulière, tout en prétendant raisonner l'ensemble des théories. C'est exactement ce qui se passe, et c'est bien là, en fait, l'objectif principal de l'entreprise piagétienne : en parvenant à traiter les diverses théories de la connaissance comme des connaissances, Piaget cherche à faire admettre au lecteur que sa propre théorie, caractérisée comme « génético-structurale », est une épistémologie légitime.

Une autre manière de procéder consiste, non plus à considérer les théories de la connaissance comme des connaissances, mais à les raisonner à partir d'une catégorie plus large et non spécifique. C'est ce que nous avons proposé dans l'article déjà mentionné (Badir 2009) en considérant que les théories de la connaissance sont des *discours*, justiciables par conséquent d'une caractérisation valable pour n'importe quel type de discours ; il suffit alors que cette caractérisation soit qualifiée pour établir des différences entre les théories. Elle consiste en un couple d'oppositions : exégèse vs éségèse, exotérie vs ésotérie. Autrement dit, les discours se présentent ou non comme des commentaires d'autres discours ; en outre, ils s'adressent à une collectivité constitutive de ce discours même (ésotérie) ou bien ils sont sans adresse définie mais rendus publics (exotérie). Les discours sur la connaissance comme objet se distribuent entre ces quatre types d'une manière suffisante à nos yeux pour leur caractérisation. En particulier, elle circonscrit une place pour les épistémologies (exégétiques et ésotériques) parmi les théories de la connaissance et autres discours portant sur la connaissance.

Il faut néanmoins observer que cette proposition typologique est conforme aux moyens et enjeux sémiotiques, puisqu'elle admet pour point de départ que toute théorie de la connaissance est un discours. Les épistémologues sont en droit d'objecter qu'en les désignant de cette manière on n'atteint à peu près rien des enjeux propres aux épistémologies². Aussi, la sémiotique, si elle prétendait à une position méta-théorique, n'échapperait pas à la difficulté que nous avons formulée à l'égard de la méta-épistémologie piagétienne. Il s'agit bien dans les deux cas de raisonner les différentes théories de la connaissance à partir d'un point de vue lui-même théorique. Simplement peut-on considérer que la visée de Piaget est plus étroite puisqu'elle vise à s'inclure parmi les épistémologies, alors que la sémiotique, à l'instar de la sociologie de la sciences, aurait plutôt tendance, par cette typologie même, à récuser le monopole qui est encore généralement accordé (par des institutions de toutes sortes) à la tradition épistémologique sur le champ de la connaissance en tant qu'objet.

Bref, en matière de critique de la connaissance, il n'y a pas de position neutre.

2. Constitution du domaine de la sémiotique

Le sémioticien sait par expérience, si ce n'est par réflexion, que son propre domaine disciplinaire est aussi peu unifié et déterminable que ne l'est celui de la théorie de la connaissance.

Pour le problème qui nous occupe, c'est une difficulté supplémentaire. S'il ne s'agissait que de s'interroger sur le rapport entre *une* sémiotique et la théorie de la connaissance, tout serait plus simple ; mais ce serait évacuer le problème lui-même puisqu'il ne convient pas qu'une sémiotique particulière s'arrogue le champ de la connaissance en tant qu'objet.

Notre problème est ainsi de comprendre comment la sémiotique, dans sa diversité peu définie, entretient des rapports avec la théorie de la connaissance, elle-même non moins diversifiée et peu définie. Et c'est déjà avoir progressé dans ce problème, nous semble-t-il, que d'avoir reconnu que ce sont deux ensembles flous qui entrent ainsi en rapport. Car ce qui est pointé du doigt est que la connaissance n'est pas un objet ordinaire et qu'en regard l'objet de la sémiotique, quel qu'il soit, n'est pas exactement constitué comme le sont les objets des autres disciplines. La rencontre entre la sémiotique et la théorie de la connaissance est favorisée, voire préparée, par l'indétermination constitutive de leurs objets.

Pour ne pas adopter un point de vue de Sirius que nous dénonçons par ailleurs, nous ne voyons pas ce que nous pourrions faire d'autre que d'aller à la rencontre de certains sémioticiens, en cherchant à déterminer de quelle manière leurs travaux intéressent, d'une manière ou d'une autre, la théorie de la connaissance.

2. Cette objection avait été formulée, mutatis mutandis, par Popper dès 1959 à l'encontre des philosophes du langage ordinaire dans la préface à l'édition anglaise de *La Logique de la découverte scientifique* (Popper 1973, p. 15).

Nous allons donc à présent présenter quelques « cas » de sémiotiques qui ont à voir avec la théorie de la connaissance. Ces sémiotiques sont présentées dans l'ordre chronologique d'apparition. Leur sélection dépend, d'une part, de nos lectures; nous ne prétendons évidemment pas à l'exhaustivité. Elles ont, d'autre part, été choisies afin de représenter une « posture » susceptible d'être partagée par d'autres recherches sémiotiques selon un air de famille, que cet apparentement soit d'ores et déjà reconnu ou que nous soyons le premier à l'envisager. Qu'on nous comprenne bien : nous ne prétendons pas ici rendre compte d'arguments théoriques produits par les sémioticiens et dont la valeur pourrait être portée au compte d'une théorie de la connaissance. Nous cherchons seulement à baliser les *rappports* entre deux domaines disciplinaires, c'est-à-dire à observer des positions d'énonciation ou de réception de travaux réputés sémiotiques qui touchent de près ou de loin au domaine de la théorie de la connaissance.

3. Les fondateurs : Peirce, Saussure, Hjelmslev

Le cas le plus clair, à notre sens, est présenté par ceux que les sémioticiens estiment être les fondateurs de leur discipline : Charles Sanders Peirce (1839–1914), Ferdinand de Saussure (1857–1913) et Louis Hjelmslev (1899–1965). Fait exceptionnel et étonnant, les fondateurs de la discipline ne sont pas reconnus comme étant des sémioticiens eux-mêmes, ni par eux ni par les autres. Ce constat nous conduit précisément à notre problème. En effet, en appelant de leurs vœux ou en créant de toutes pièces une science qu'ils appellent sémiotique (ou sémiologie), ces penseurs ont d'abord cherché à se donner un espace d'interrogation à l'égard de leur propre discipline, à savoir la logique dans le cas de Peirce, la linguistique dans celui de Saussure et de Hjelmslev.

Concernant Saussure, l'exégèse contemporaine insiste sur les aspects épistémologiques de son œuvre³, en particulier celle contenue dans les manuscrits publiés en 2002. Arild Utaker, avec un goût certain pour la provocation, en fait une « philosophie du langage » : provocation, car la réflexion saussurienne est très éloignée de la discipline qu'on reconnaît désormais comme philosophie du langage; et, cependant, appellation légitime et justifiée, puisque les considérations théoriques sur les langues verbales et leurs études ont amené Saussure à élaborer un concept philosophique de *langage* (voir Utaker 2002).

La théorie du langage de Hjelmslev est largement reconnue auprès des sémioticiens comme une épistémologie. A.J. Greimas, dans l'introduction au premier ouvrage de Hjelmslev publié en France (*Le Langage*, en 1966), présente le projet des *Prolégomènes à une théorie du langage* en ces termes : « les *Prolégomènes*

3. Exemple : la première partie de l'ouvrage de Jean-Louis Chiss et Christian Puech, *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie* (1987), s'intitule « L'épistémologie saussurienne et la constitution d'une linguistique générale ».

instituent la théorie du langage qui, tout en subsumant les acquisitions antérieures de la linguistique, apparaît surtout comme une épistémologie des sciences humaines » (Greimas 1991, p. 10). Près de vingt ans plus tard, en introduction à une autre traduction française (celle des *Nouveaux Essais*), François Rastier fait une présentation légèrement différente du projet hjelmslévien — ces déplacements d'accents, dans leur fine nuance, sont intéressants à observer : « Sa théorie du langage, la *glossématique*, a une portée qui dépasse la linguistique, et elle peut contribuer à fonder une sémiotique générale ; de plus, sa nouveauté épistémologique intéresse l'ensemble des sciences sociales » (Rastier 1985, p. 8). L'échelon posé par rapport à Saussure est net : il ne s'agit plus, selon les commentateurs de Hjelmslev, de faire de la sémiotique générale une épistémologie régionale, à l'adresse des linguistes, mais d'en étendre la portée aux sciences humaines et sociales.

Chez Peirce, la portée épistémologique de la sémiotique est plus diffuse encore (d'aucuns diront : plus fondamentale), au point que son affirmation en tant qu'épistémologie devient problématique. La sémiotique peircienne supplante le projet épistémologique. Elle constitue une *critique* de la connaissance, dans le droit fil du geste philosophique kantien. Néanmoins les rapprochements entre la sémiotique et l'épistémologie ne sont pas rares chez les commentateurs de Peirce⁴.

Les commentateurs de Saussure, Hjelmslev et Peirce ont en outre très largement contribué, non seulement au dévoilement de la dimension épistémologique de leurs œuvres respectives, mais encore au développement et à l'élargissement des considérations épistémologiques qui peuvent prendre appui sur leurs pensées théoriques. Il n'advient pas toujours cependant, chez ceux-ci, que la mise en avant d'une épistémologie ou d'une théorie de la connaissance peircienne ou saussurienne aille de pair avec la constitution du domaine sémiotique. Les philosophes, en particulier, extraient et développent à partir de Peirce et de Saussure, plus rarement à partir de Hjelmslev, une théorie de la connaissance sans que nulle part la sémiotique intervienne. La défaveur (relative) qu'endure actuellement la sémiotique entre pour une part dans son éviction des débats à teneur philosophique, mais il faut également souligner, parmi les motifs plausibles de cette mise sous silence, l'indéterminabilité foncière de la sémiotique.

4. Morris et le projet de la science unifiée

Parmi les continuateurs de Peirce, il faut ménager une place particulière à Charles Morris (1901–1979) en raison du lien fort que celui-ci a établi avec le Cercle de Vienne. Philosophe de formation, tôt porté vers les sciences humaines, en particulier vers la psychologie sociale (dont on se rappelle que la sémio-

4. Voir, par exemple, chez R. Marty 1990, le chapitre intitulé « Sémiotique et épistémologie ». Une thèse récente, soutenue à l'Université Paris-Est UPEC, est explicitement consacrée à l'épistémologie peircienne (Jean-Marie Chevalier, « Les Lois de l'esprit chez Charles S. Peirce », mai 2010).

logie était pour Saussure une branche), Morris va être le principal vecteur de communication entre les sciences humaines, le pragmatisme et le positivisme logique; il contribue d'ailleurs à l'implantation de ce dernier aux Etats-Unis (par son entremise, R. Carnap a émigré en 1936 aux Etats-Unis). Dans ses écrits, Morris vise l'édification d'une théorie de la connaissance suffisamment globalisante pour unifier les sciences. Il devient par ailleurs l'un des éditeurs et principaux rédacteurs de l'*International Encyclopedia of Unified Science*, dont le projet, initié par Otto Neurath, est mené à terme par ses soins (publications de 1938 à 1969). Sa théorie sémiotique se réclame explicitement du pragmatisme de Peirce (mais aussi de la philosophie de la connaissance de Locke et de l'empirisme logique du Cercle de Vienne). Elle contribue à l'effort d'unification des sciences en proposant la tripartition syntaxe — sémantique — pragmatique, dont les deux premiers termes sont inspirés par l'épistémologie de Carnap mais dont le troisième, la pragmatique, manifeste en quelque sorte la contribution des sciences humaines à l'édification d'une théorie générale de la connaissance⁵.

La théorie générale des signes devient ainsi une nouvelle théorie de la connaissance, étroitement liée à la logique, et consiste principalement en un système raisonné des sciences. Thomas Sebeok (1920–2001), qui fut son élève, et Umberto Eco (1932–), entre autres, ont mené des travaux qui diffusent et prolongent la théorie générale des signes de Morris. Si, dans les travaux de ceux-ci, le lien avec la théorie de la connaissance devient plus discret, il se renforce au contraire avec une sémiotique entendue comme discipline à part entière.

5. L'épistémologie des passions selon Greimas

Algirdas Julien Greimas (1917–1992) a longtemps gardé une distance prudente à l'égard de la philosophie, ménageant pour la sémiotique « une porte étroite entre deux compétences indiscutables — philosophique et logico-mathématique » (Greimas 1970, pp. 12). Il n'a pas cessé en revanche d'intervenir, par delà la discipline, sur le champ des sciences sociales et humaines, comme en témoigne le titre de son ouvrage *Sémiotique et sciences sociales* (1976) et, avant cela, des articles voués à établir des rapports entre la jeune discipline sémiotique et l'anthropologie, l'histoire ou la sociologie (tous articles repris dans *Du sens*). La sémiotique a donc eu, sous son chef, l'ambition d'être une « théorie générale » qui, si elle ne coïncide pas avec le domaine théorique et méthodologique de l'épistémologie, recouvre néanmoins une grande partie du champ de ses connaissances objets.

Avec *Sémiotique des passions*, toutefois, une dimension épistémologique est affirmée. Le titre du premier chapitre en témoigne : « L'épistémologie des passions ». La thématique de cette dimension n'est pas contenue dans ce chapitre, qui y fait rarement allusion, mais dans l'Introduction, comme si la qualification

5. Sur la sémiotique de Morris, voir Posner (1987) et Normand (1991; 1992; 1997).

épistémologique y avait été reconnue après coup⁶. L'épistémologie y est conçue selon une acception quelque peu déviante. Elle n'a pas pour objet une discipline, ni même une connaissance, et ne s'effectue pas dans un temps logiquement second. Elle n'est pas même programmatique, comme on en reconnaît la teneur quelque peu paradoxale chez Saussure (une épistémologie pour une science à venir). Mais elle explore des « préconditions » dont l'aspect tautologique ne se justifie qu'en opposition aux « conditions de production et de saisie de la signification » (Greimas & Fontanille 1991, p. 15) qui leur sont postérieures. En outre, cette épistémologie engage un sujet épistémologique qui ne se confond pas avec le sujet connaissant. Le premier se distingue du second par sa constitution passionnelle, les affects étant envisagés comme des prédispositions nécessaires à l'activité épistémique et dès lors situés, en tant que tels, à un « niveau profond » (*ibid.*). Comme on le voit, cette acception d'*épistémologie* a beaucoup à voir avec le *transcendental* des philosophes : elle porte sur les conditions *a priori* de toute connaissance. Cette « épistémologie des passions » est à comprendre, en fait, comme une épistémologie *par* les passions — une épistémologie passionnelle.

Une telle conception de la connaissance a été élargie et consolidée par le travail théorique de Claude Zilberberg (1938–) et conduit à envisager, selon la terminologie critique kantienne, une *analytique du sensible* décomposant et définissant des affects à partir desquels la connaissance est rendue possible (cf. notamment Zilberberg 2007).

6. Le schématisme structuraliste de Petitot

Il aurait paru aventureux de présenter Jean Petitot (1944–) avant le paragraphe consacré à Greimas. Pourtant, comme on a vu, l'affirmation d'intérêt de Greimas pour la théorie de la connaissance est assez tardive. Elle a été précédée par celle, très affirmée également, contenue dans *Morphogenèse du sens* (1987). Les caractéristiques relatives à la théorie de la connaissance dans l'ouvrage de Petitot peuvent être résumées comme suit. Premièrement, le cadre de référence demeure la critique kantienne. C'est à cette critique qu'est empruntée le terme de *schématisme* par lequel le structuralisme est visé dans sa constitution comme modèle théorique d'objectivation, autrement dit comme théorie de la connaissance. Deuxièmement, la théorie de la connaissance structuraliste coïncide avec une ontologie structuraliste, il ne s'agit somme toute que d'une différence de points de vue (nominaliste ou réaliste) (cf. Petitot 1987, p. 26). Cette coïncidence est non moins patente, quoique non thématifiée, dans l'épistémologie des passions de Greimas. Il est vrai que toute épistémologie se confronte, à un moment ou à un

6. L'Introduction est due entièrement à Greimas seul et a été rédigée en dernier lieu (communication personnelle de J. Fontanille; le manuscrit de *Sémiotique des passions* est consultable à la bibliothèque du CeReS de l'Université de Limoges).

autre, aux limites de son point de vue et à la nécessité d'assomptions ontologiques. La démarche de Petitot se distingue par le fait qu'elle entend mener de front les deux points de vue et parvenir à leur conjonction. Troisièmement, la sémiotique n'est pas nommément désignée dans cette réflexion, du moins n'y est-elle pas reconnue comme un protagoniste à part entière. Mais elle est englobée dans un courant de pensée plus large — le structuralisme — de sorte que les apports théoriques de Greimas et des autres sémioticiens concernant les « structures sémio-narratives », pourtant abondamment mis à contribution, sont intégrés dans un « structuralisme linguistique ». C'est donc au nom et sous le couvert du structuralisme que la sémiotique y fait part d'intérêt « méthodologique » et « épistémologique » (ces guillemets-ci sont de Petitot; cf. 1987, p. 27). Enfin, quatrièmement, et c'est le point principal pour ce qui nous intéresse, la réflexion théorique de Petitot se positionne dans un cadre historique et critique développé, avant que d'avancer des propositions nouvelles articulées à des développements scientifiques récents (en l'occurrence la théorie mathématique des catastrophes, dont l'auteur, René Thom, a en outre rédigé une préface à l'ouvrage). En ceci, notamment, cet ouvrage se rapproche beaucoup de ceux des philosophes épistémologues (Popper, Lakatos, Feyerabend, Granger, Lecourt, etc.).

Morphogénèse du sens s'inscrit ainsi dans une tradition de style philosophique. En sus de ses propositions théoriques propres, l'ouvrage a pu servir de révélateur quant à la portée épistémologique des ouvrages antérieurs produits dans l'orbe du structuralisme, en particulier en sa branche « sémio-narrative ».

Les travaux de Herman Parret (1938-) ont également pu remplir un rôle de propagation des ambitions épistémologiques émanant de sémioticiens. L'argument majeur qu'il met au service de la sémiotique consiste en une reprise, avec un contenu renouvelé, de la proposition de Karl-Otto Apel sur les trois prétendants à la philosophie première. Pour Apel, trois paradigmes se sont succédé pour accomplir une « fonction d'idéologie » interne à l'ensemble du savoir : d'Aristote jusqu'à Kant, l'ontologie (ou la métaphysique); à partir de Kant, l'épistémologie; au tournant du xx^e siècle, la sémiotique. La sémiotique devient de ce fait, ainsi que Parret l'annonce dans le titre d'un de ses articles, un « projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie » (1983).

Des approches historiques de la sémiotique, surtout de celles qui visent la sémiotique greimassienne, une dimension épistémologique se dégage souvent, mais sans que les limites constitutives de la discipline et définitoires de son champ d'action soient problématisées. Consciente de cette difficulté, Anne Hénault observe sagacement que « la définition réelle de la théorie sémiotique, c'est son histoire. Faut-il conclure, en paraphrasant Jean Cavailles, qu'il pourrait bien y avoir une objectivité fondée sémiotiquement du devenir sémiotique? » (Hénault 1992, p. 122) mais ce sont là, malheureusement, les dernières phrases de son *Histoire de la sémiotique*. Driss Ablali (in Ablali 2003) fait de l'opposition discontinu vs continu un facteur majeur d'évolution historique de la sémiotique, sans toutefois chercher à

argumenter l'avertissement qu'en ont donné Greimas & Fontanille dans *Sémiotique des passions* : « la relation entre le niveau des préconditions, relevant du continu, et celui du sémio-narratif, relevant du discontinu, ne peut pas être, comme on l'a déjà suggéré, une simple relation de conversion » (Greimas & Fontanille 1991, p. 84).

En somme, tout semble joué d'avance : les philosophes Petitot et Parret rendent compte de la portée épistémologique de la sémiotique mais au risque que la constitution de celle-ci se dissolve dans le paradigme philosophique ; à l'inverse, les sémioticiens, tels Hénault et Ablali, pointent du doigt une dimension épistémologique en en faisant un devenir de la sémiotique (presque) comme un autre, sans parvenir véritablement à thématiser la portée critique de cette dimension pour la constitution de la sémiotique elle-même.

7. L'approche cognitive de Klinkenberg

Une raison pour ne pas suivre Petitot dans l'assimilation des destins de la sémiotique et du structuralisme est qu'il existe assurément des sémioticiens étrangers au structuralisme et d'autres qui ont pris leur distance par rapport aux principes structuralistes. Dans le premier groupe on peut compter tous les sémioticiens qui se réclament de la pensée de Peirce. Dans le second groupe, on rassemblera ceux qui se sont montrés sensibles aux arguments philosophiques ou scientifiques portés à l'encontre de la linguistique structurale, depuis une position pragmatique, phénoménologique, psychanalytique ou cognitive. Le cognitivisme, qui connaît un destin analogue à celui du structuralisme (il prolifère et se diversifie tout en devenant doctrinaire), a inspiré notamment les travaux récents de Jean-Marie Klinkenberg (1944–), menés en solo ou au sein du Groupe μ . Les questions relatives à la connaissance ne se portent pas chez lui en priorité sur la constitution disciplinaire de la sémiotique, sur les principes qui dirigent ses analyses ni sur un renouvellement en profondeur de la théorie. Elles consistent à relier, depuis une théorie sémiotique constituée, et en rapport avec l'avancement des sciences neuro-cognitives, le sens avec l'acte même de connaître (cf. Klinkenberg 1996b, pp. 1–24), ou l'image avec l'écriture (cf. Klinkenberg 2008). Autrement dit, il ne s'agit pas d'interroger des concepts mais bien des objets considérés selon leur dispositif d'action, conformément aux principes cognitivistes.

On retrouve cette façon d'intervenir dans le champ de la théorie de la connaissance depuis l'intérieur de la théorie sémiotique, mais avec d'autres présupposés, plus marqués par la phénoménologie, dans les travaux de Jean-François Bordron (1945–). Chaque question posée — sur le rapport entre image et vérité (*in* Bordron 2007a), sur le rapport entre connaissance et perception (*in* Bordron 2007b), sur l'expérience d'image comparativement à l'expérience d'objet (*in* Bordron 2009) — est l'occasion d'une réflexion critique, dans le droit fil de la pratique kantienne, sans y impliquer la discussion des propositions épistémologiques antérieurement tenues sur ces questions.

8. L'art du bricolage

Jean-Marie Floch (1947–2001) a fait du concept de bricolage emprunté à Lévi-Strauss⁷ une sorte d'épistémologie. À la manière des passions, il s'agit d'entendre ici un génitif subjectif : c'est le bricolage qui fait l'épistémologie, en ce sens qu'il lui attribue ses caractéristiques. Floch consacre à ce concept l'Introduction d'*Identités visuelles* (1995) et s'en sert comme fil conducteur dans ses analyses, reconnaissant en lui « une forme de pensée autant qu'une façon de faire et produire du sens » (1995, p. 211), soit les deux « niveaux » théoriques déjà allégués par Greimas dans l'Introduction à *Sémiotique des passions*.

L'idée d'une théorie de la connaissance fondamentalement non systématique, voire anti-méthodologique, se retrouve, avec des accents variés, dans plusieurs travaux à caractère réflexif et critique. La publication des cours que Roland Barthes (1915–1980) a donnés au Collège de France livre une réflexion suivie sur la possibilité d'une connaissance du sujet par le sujet (Barthes 2002a, 2002b & 2003). Cette connaissance empathique, affective, vagabonde cherche dans la sémiotique littéraire sa justification théorique : la sémiotique est une « écoute ou vision des nuances » dont la littérature est le « codex » (Barthes 2002b, p. 37). Avec *Arts et Sciences du texte* (2001), François Rastier (1945–) entend contribuer à une « sémiotique des cultures », laquelle sert ainsi d'horizon fédérateur pour des connaissances spéculatives (sciences) et pratiques (arts) qui portent sur les textes. La sémiotique n'a pas à offrir à ces connaissances un système théorique mais elle joue tout de même à leur égard un rôle d'organisation et de classification, rôle qui, somme toute, était déjà contenu dans le projet saussurien de la sémiologie⁸. Par ailleurs, une réflexion critique de la sémiotique comme « art », épousant une « épistémologie du bricolage », peut se lire sous la plume de Jacques Fontanille (1948–) à travers des commentaires sur les travaux de Jean-Marie Floch, Eric Landowski, Algirdas Julien Greimas et Claude Zilberberg (*in* Fontanille 2009).

9. Conclusions

Nous avons pris pour point de départ une observation sur les champs de constitution respectifs de la théorie de la connaissance et de la sémiotique : les théories de la connaissance sont non seulement variées, elles sont disparates; les théories sémiotiques ne le sont pas moins, au point que la discipline est peu déterminable en ses objets comme en ses méthodes. On visait à mettre en rapport ces deux disparates. Or notre parcours dans le champ sémiotique permet de constater à quel point les approches théoriques de la connaissance peuvent varier d'un sémioticien à

7. Dans *La Pensée sauvage* (1962, p. 27), la figure du bricoleur en tant que sujet connaissant s'oppose, en fonction des caractéristiques inhérentes à sa pratique, à celle de l'ingénieur.

8. On se rappelle qu'Adrien Naville avait rendu compte dès 1901, dans sa *Nouvelle Classification des sciences*, du rôle gnoséologique que Saussure accordait à la sémiologie.

l'autre. Tantôt cette approche adhère à la pratique des épistémologues (chez Petitot, notamment), tantôt elle s'apparente à une réflexion critique interne au domaine sémiotique (chez Greimas); on la voit chercher à disposer autrement du cadre dans lequel s'effectue cette théorie (visée dite « gnoséologique », par exemple, chez Hjelmslev ou chez Rastier), ou bien encore elle propose une alternative philosophique à l'épistémologie (thèse soutenue notamment par Parret). Finalement, l'amplitude de la variation est si grande que, là aussi, on peut parler de disparité impossible à rassembler en une représentation d'ensemble.

Si nous nous penchons un instant sur d'autres disciplines concernées par la théorie de la connaissance, nous nous apercevons que le cas de la sémiotique est à placer à part. Entre logiciens, par exemple, les divergences épistémologiques peuvent être grandes; les théories logiques de la connaissance seront toujours toutefois moins éloignées les uns des autres qu'elles ne sont à distance, mettons, d'une sociologie des sciences ou d'une philosophie de l'histoire. Parmi les littéraires, également, les dissensions peuvent être vives quant aux modalités d'approche, aux méthodes, aux objets eux-mêmes. Pourtant, une discussion entre littéraires relative aux conditions épistémologiques inhérentes à leur pratique de savoir paraît plus plausible qu'elle ne l'est entre un littéraire et un mathématicien ou un psychologue cognitiviste. Tel n'est pas le cas en sémiotique. Un peircien et un saussurien, par exemple, ont souvent moins de choses à échanger entre eux qu'ils n'en ont chacun avec des chercheurs appartenant à d'autres disciplines. Et c'est surtout en matière épistémologique que cet échange leur sera profitable.

Quelle est la raison de cette singularité sémiotique? Il nous semble que les caractéristiques de l'objet constitutif du champ sémiotique suffisent à rendre compte de son hétérogénéité intrinsèque. Les objets formels de la logique, les objets empiriques des études littéraires canalisent les réflexions que logiciens et littéraires sont amenés à faire sur leur propre pratique et orientent les théories de la connaissance — ou ce qui en tiennent lieu — qu'ils extrapolent. Ceci ne s'observe pas avec les signes et les significations, notamment parce que de tels objets ne peuvent pas être considérés ni comme strictement formels ni comme empiriques à proprement parler. Un tel état de vacance laisse à chaque sémioticien une grande latitude pour envisager ce qui constitue, du point de vue épistémologique, sa discipline. En même temps, quel que soit le point de vue adopté, il faudra bien qu'à un moment ou à un autre la sémiotique paraisse se donner un objet propre. En d'autres termes, ce n'est ni l'objet ni la méthode qui est susceptible en sémiotique d'avoir un pouvoir constitutif mais bien une théorie touchant aux conditions d'apparaître de l'objet sémiotique, rien moins, donc, qu'une théorie de la connaissance inhérente à la pratique du sémioticien.

De ce fait, il se confirme que la sémiotique est coalescente à la théorie de la connaissance, non qu'elle s'y réduise, évidemment, mais en ceci qu'elle dépend directement d'une théorie de la connaissance pour être constituée en tant que domaine du savoir.

En retour, la constitution du domaine de la théorie de la connaissance peut être vue depuis la dépendance que la sémiotique affiche à son égard. La théorie de la connaissance, n'ayant guère à craindre de la sémiotique une position de surplomb, dès lors que toute tentative à ce sujet peut être aussitôt dénoncée depuis une confrontation interne au champ sémiotique, les conditions et enjeux disciplinaires qui la concernent éclairent, comme en un miroir, ceux de la théorie de la connaissance. Par exemple, le concept d'interdiscipline, comme il a été forgé pour la sémiotique (cf. Badir 2007), pourrait être testé à profit pour la théorie de la connaissance; et la propagation de l'énonciation sur l'analyse de l'énoncé, qui marque si fortement l'histoire de tout un pan de la sémiotique, peut-être jusqu'à fonder son historicité même (*i.e.* il n'y aurait d'histoire de la sémiotique qu'à la mesure des empiètements que l'énonciation exerce sur toute étude des énoncés), semble tout aussi prégnante dans le champ de la théorie de la connaissance et pourrait servir de moteur explicatif à son mouvement historique.

Bref, il nous semble que, si les liens entre la sémiotique et la théorie de la connaissance sont étroits tout au long de l'histoire de la sémiotique, ils demandent à être davantage connus, approfondis et mieux cernés dans leur intérêt réciproque.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss (2003), *La Sémiotique du texte : Du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan, = Sémantiques.
- ANDLER, Daniel, FAGOT-LARGEAUT, Anne & SAINT-SERNIN, Bertrand (2002), *Philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, = Folio.
- BADIR, Sémir (2007), « Pour une sémiotique indisciplinée », *Les Signes du monde. Interculturalité et Globalisation*, <http://jgalith.univ-lyon2.fr/Actes/Welcome.do>.
- (2009), « Pour une description raisonnée des discours épistémologiques », in DEFAYS, J-M., ENGLEBERT, A., POLLET, M-C., ROSIER, L. & THYRION, F. (éds), *Principes et typologie des discours universitaires*, Paris, L'Harmattan, pp. 25–36.
- BARTHES, Roland (2002a), *Comment vivre ensemble*, Paris, Seuil, Imec.
- (2002b), *Le Neutre*, Paris, Seuil, Imec.
- (2003), *La Préparation du roman I & II*, Paris, Seuil, Imec.
- BORDRON, Jean-François (2007a), « Image et vérité », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1931>.
- (2007b), « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1838>.
- (2009), « Expérience d'objet, expérience d'image », *Visible*, 5, pp. 111–122.
- CHEVALIER, Jean-Marie (2010), *Les Lois de l'esprit chez Charles S. Peirce*, thèse de doctorat, Université Paris-Est UPEC.

- CHISS, Jean-Louis & PUECH, Christian (1987), *Fondations de la linguistique. Etudes d'histoire et d'épistémologie*, Bruxelles, De Boeck.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, P.U.F.
- FONTANILLE, Jacques (2009), « La sémiotique est-elle un art ? Le faire sémiotique comme "art libéral" », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3058>.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.
- (1991) « Préface à la traduction française », in L. HJELMSLEV, *Le Langage*, Paris, Gallimard, = Folio essais [1^{re} édition française : Minuit, 1966].
- GREIMAS, Algirdas J. & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien & FONTANILLE Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- HÉNAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, P.U.F., = Que sais-je ?
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck.
- (1996b), *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Gref.
- (2008), « La relation texte – image. Essai de grammaire générale », *Bulletin de la Classe des Lettres*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, pp. 21–79.
- MARTY, Robert (1990), *L'Algèbre des signes. Essai de sémiotique scientifique d'après C.S. Peirce*, Amsterdam, John Benjamins.
- NORMAND, Claudine (1991), « Charles Morris, le positivisme sémiotique », *Linx*, 23, pp. 103–118.
- (1992), « Charles Morris : le rôle du behaviorisme en sémiotique », *Langages*, 107, pp. 112–127.
- (1997), « Sémiotique et pragmatique : un aperçu sur leur histoire », *Revue de sémantique et de pragmatique*, 1, pp. 105–114.
- PARRET, Herman (1983), « La sémiotique comme projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie », in A. ESCHBACH & J. TRABANT (éds), *History of Semiotics*, Amsterdam, J. Benjamins, pp. 371–386.
- PEIRCE, Charles Sanders (1978), *Ecrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- PIAGET, Jean (1967), *Logique et Connaissance scientifique*, Paris, Gallimard.
- PETITOT-COCORDA, Jean (1987), *Morphogenèse du sens, I : Pour un schématisme de la structure*, Paris, P.U.F.
- POPPER, Karl R. (1973), *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- POSNER, Roland (1987), « Charles Morris and the Behavioral Foundations of Semiotics », in M. KRAMPEN, K. OEHLER, R. POSNER, T.A. SEBEOK, T.V. UEXKÜLL (éds), *Classics of Semiotics*, New York, Plenum Press, pp. 23–57.

RASTIER, François (1985), « Introduction », in L. HJELMSLEV, *Nouveaux Essais*, Paris, P.U.F.

— (2001), *Arts et Sciences du texte*, Paris, P.U.F.

UTAKER, Arild (2002), *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, P.U.F.

WAGNER, Pierre (éd.) (2002), *Les Philosophes et la Science*, Paris, Gallimard, = Folio.

ZILBERBERG, Claude (2007), *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.